NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

104 N° 5 1982

Silences et paroles. Équivoques autour de la pédagogie et de l'évangélisation

Jacques JULLIEN ((Mgr))

p. 641 - 657

https://www.nrt.be/en/articles/silences-et-paroles-equivoques-autour-de-la-pedagogie-et-de-l-evangelisation-953

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Silences et paroles

ÉQUIVOQUES AUTOUR DE LA PÉDAGOGIE ET DE L'ÉVANGÉLISATION

Ecoute
Dialogue
Témoignage
Enseignement

Quatre mots qui sonnent moderne. Plus ou moins, à vrai dire : je les ai rangés par ordre de faveur décroissante dans l'opinion publique. Ils cernent bien, à eux quatre, les points stratégiques de la communication. Cependant ils donnent lieu à des équivoques qu'il importe de dissiper si l'on veut savoir à peu près ce que l'on fait et où l'on va. Il ne s'agit pas là de purs débats d'idées : on les rencontre à chaque instant dans les choses de la vie comme dans les choses de la foi, de la pédagogie à la prédication en passant par la catéchèse et toutes sortes d'activités. On n'a jamais disposé de tant de moyens de communication sociale et, depuis la tour de Babel, on n'a peut-être jamais été aussi incapable de s'entendre.

Je voudrais reprendre brièvement ces quatre points en passant constamment de la pédagogie humaine à l'annonce de la Parole de Dieu, qui est aussi pédagogie. Ces quatre mots reviennent constamment dans le rapport de Mgr Coffy à l'Assemblée plénière des évêques français à Lourdes 1981, consacrée à la mission [1]. Ce n'est pas par hasard. Dans la communication, l'écoute est une démarche nécessaire mais insuffisante : elle doit ouvrir au dialogue ; celui-ci, nécessaire et insuffisant, doit ouvrir au témoignage qui, lui-même nécessaire mais insuffisant, doit reconnaître un rôle spécifique à l'enseignement.

1. Cf. *L'Eglise que Dieu envoie*, Paris, Centurion, 1981.

I. — DE L'ÉCOUTE AU DIALOGUE

Je te prie, Seigneur, Tu écoutes ma voix (*Ps 5*, 3).

Silence, parole, écoute

Un homme accompli, c'est, avant tout, un être qui parle. Il peut garder le silence. Mais le silence volontairement gardé est encore une parole. Il peut être « un silence éloquent » : protestation de Jésus, muet devant ses juges, silence d'accueil des contemplatives qui se font tout écoute de la silencieuse parole de Dieu. Par contre certains silences imposés opèrent comme une mutilation de l'humain : silence d'un peuple bâillonné, silence de la femme niée dans son humanité : « *sois belle et tais-toi* ».

Naguère, dans les écoles, on imposait aux enfants réduits au silence (avec plus ou moins de succès) un savoir dispensé d'en haut, sans trop se soucier de l'élève supposé écouter. Respectait-on suffisamment en lui le petit homme ? Encore conviendrait-il de nuancer : les vrais maîtres ont toujours su pratiquer les méthodes actives avant qu'on en fasse la théorie, ils savaient susciter les questions et la parole des enfants. La méthode ne devait pas être si mauvaise car les écoliers savaient lire, écrire et compter à douze ans . . . alors qu'aujourd'hui !

La parole exprime l'homme. Mais elle est inséparable de l'écoute. Celui qui, dans un groupe, risque une parole, et voit la conversation se poursuivre systématiquement comme s'il n'avait rien dit, se sent exclu, méconnu, et comme réduit non seulement au silence, mais à l'inexistence. Il n'y a pas de relation humaine vraie sans que l'autre soit écouté, reçu, reconnu comme une personne, un sujet, une parole vivante. « Repos, garde à vous, exécution, pas de rouspétance » : cela peut faire, peut-être, une troupe aguerrie, mais un groupe de combat n'est pas le meilleur modèle pour une communauté humaine. D'ailleurs quand « la parole est aux armes », cela veut dire que le dialogue a échoué : pensons par exemple aux Iles Malouines, au printemps 1982.

Dans la mission aussi l'écoute est une étape capitale : écoute des hommes et écoute de Dieu. Ecoute des hommes à qui l'on veut apporter la Bonne Nouvelle. Il faut bien apprendre leur langue — et donc les écouter — si l'on veut leur parler. Au-delà de leurs mots il faut apprendre leurs questions, leurs interrogations, leur mode de vie, pour que la Bonne Nouvelle les atteigne en vérité. D'autant plus que l'Esprit du Seigneur peut parler en eux, déjà s'ils sont païens et plus encore s'ils sont chrétiens : « écoute ce que l'Esprit dit aux Eglises » (*Ap 2*, 7.11.17.29 etc.). Il y a là une requête que

beaucoup perçoivent et parfois expriment : un garçon de quinze ans m'écrivait voilà quelques semaines dans sa lettre de demande de confirmation : « Avant d'être confirmé, je voulais écrire cette lettre pour vous dire ce que je pense de l'Eglise. Il me semble bien qu'elle n'a que faire des jeunes qui n'ont en effet que peu souvent la parole. Leur rôle se limite pratiquement à la liturgie de la parole. » Ces appels, même mal formulés, méritent attention. C'est pourquoi, avant de partir pour le Synode sur la famille, en 1980, délégués par nos frères évêques de France, nous avions tenu à consulter le peuple de Dieu, au grand scandale des intégristes qui voyaient là une démission de notre responsabilité d'évêques [2] !

Cependant, quand il s'agit de mission, avant l'écoute des hommes s'impose une autre écoute, celle de Dieu. Lors de la session de Pastorale familiale de Lyon, en janvier 1982, à une femme qui découpait sommairement l'Eglise entre ceux qui parlent (les clercs) et ceux qui écoutent (les laïcs), je me suis permis de répondre que, fondamentalement, nous sommes tous du même bord : des « écoutant Dieu ». « Parle, Seigneur, ton serviteur écoute », c'est la première attitude de tout prophète (*1 Sm 3, 10*). Le serviteur n'est pas au-dessus du Serviteur qui déclare : « Le Seigneur m'a donné une langue de disciple... Il éveille chaque matin, il éveille mon oreille pour que j'écoute comme un disciple » (*Is 50, 4*). Et le Christ lui-même reprend : « Mon enseignement n'est pas de moi, mais de Celui qui m'a envoyé » (*Jn 7, 16*). Comment le missionnaire pourrait-il faire l'économie de cette écoute attentive de la Parole de Dieu ?

Et d'une écoute désintéressée. Il s'agit d'accepter l'abrupt de la Parole de Dieu, qui ne se contente pas de faire écho à nos propres interrogations. Le théologien flamand Ed. Schillebeeckx écrivait naguère : « Souvent, quand il dialogue, l'homme est trop enclin à prendre lui-même la parole, même quand il s'agit d'un entretien avec Dieu. On risque fort, dans ce cas, que Dieu n'en vienne à se taire [3]. » Au contraire, nous savons combien un certain silence actif appelle la Parole de Dieu (cf. *Sg 18*, 14 s.). Il y a une manière suffisante, impudente même, de faire parler Dieu dans nos catégories, qui ressemble fort à de la manipulation. Les pratiques archaïques cherchant à faire parler les divinités et dont on trouve des traces dans la Bible (*1 Sm 28, 7*) ont-elles totalement disparu de notre horizon ? Le « Gott mit uns » n'accompagne pas seulement les combats suspects de la Wehrmacht ! Nous enrôlons facilement le Seigneur dans nos opérations qui ne sont pas forcément les sien-

2. *Doc. Cath.*, n° 1794 (19 oct. 1980) 936 : *Les évêques français au Synode*, « Message reçu ».

3. *Le Mariage*, coll. *Cogitatio fidei*, Paris, Cerf, 1966, t. I, p. 335.

nes. L'écoute de l'autre demande un grand respect. L'écoute de l'AUTRE demande un infini respect.

Limites de l'écoute : place au dialogue

On a redécouvert les mérites de l'écoute, écoute de l'enfant, de l'autre. On respecte, comme on dit maintenant, son « droit à la différence », son droit d'être lui-même. Le respect du droit à la différence est tout autre chose que l'indifférence, puisqu'il implique précisément une attention à l'autre, la reconnaissance de ce qu'il est, de son identité. Même et surtout s'il est faible et petit.

Pourtant la nécessaire réhabilitation de l'écoute aboutit chez certains à en oublier les limites en faisant de l'écoute le dernier mot de la relation. Ayant découvert que l'enfant ou le jeune avait, lui aussi, quelque chose à dire, certains éducateurs lui abandonnent tout le champ de la parole. Ils n'osent plus s'affirmer eux-mêmes comme ils sont, dans leur propre différence. « Nos enfants s'aiment beaucoup mieux que nous n'avons jamais su le faire nous-mêmes », me disaient des parents à propos de leur aîné qui venait de se mettre en ménage en refusant le mariage ! Les exemples sont légion. Enfants qu'on laisse exprimer leur « créativité » de mille manières sans aucune critique et qui fatalement se prendront pour des génies... jusqu'au jour où la vie se chargera durement de leur faire toucher du doigt leurs limites. Jeunes qu'on persuade que le monde est né avec eux. Déviants invités à se considérer comme normaux, en attendant d'être normatifs, etc.

En refusant, pour ne pas leur donner de « complexes », d'être soi-même devant eux, en face d'eux, on risque de les insécuriser davantage encore ou de les conforter dans une autosuffisance mortelle pour le groupe comme pour eux-mêmes [4]. L'écoute de l'autre est un moment nécessaire dans la relation. Elle ne suffit pas pour établir une relation. « J'attendais de mon père un partenaire et j'ai trouvé un complice », dit un jeune Allemand, désabusé, à son évêque qui m'a rapporté cette confidence.

On retrouve le même processus à propos de l'évangélisation. Assénant « la vérité » aux gens sans se préoccuper de ce qu'ils pouvaient entendre, un certain cléricalisme oubliait la pratique du Seigneur qui « leur annonçait la Parole (en paraboles), à la mesure de ce qu'ils pouvaient entendre » (*Mc 4*, 33). Cette tentation n'est pas totalement exorcisée. Mais actuellement l'excès inverse est

4. Les psychanalystes parlent à ce sujet de la fonction « structurante » de l'interdit et de la loi qui permet à l'enfant de se constituer une personnalité en se heurtant aux autres « moi ».

plus menaçant : le respect de l'autre et de sa différence, le respect de l'incroyant dans son incroyance est poussé parfois jusqu'à l'irrespect de notre foi et de l'identité des croyants. Mgr Coffy dit très justement dans son rapport à l'Assemblée de Lourdes :

> On entend la réflexion suivante : « Nous n'avons pas la vérité, nous sommes en recherche avec les autres. » Mal comprise, une telle réflexion peut induire un certain relativisme et nuire au dynamisme apostolique. Pour nous, Jésus-Christ est Fils de Dieu, Vérité de Dieu, et Lumière pour l'homme [5].

Ce rappel n'est pas inutile. Autre chose est l'écoute et le respect de l'autre, autre chose le silence « pudique » sur notre propre identité chrétienne. La mission n'y gagne rien et la communion est affectée, car ce silence engendre confusion et doute à l'intérieur de la communauté. C'est pourquoi Mgr Coffy poursuit :

> Retrouver cette nécessité théologique du dialogue à l'intérieur de la mission, c'est en refuser les équivoques. Equivoque tout d'abord d'un dialogue qui ne passerait pas par une solidarité effective vécue avec tout ce qu'elle peut exiger de luttes menées en commun pour la justice, de partage, de communication, etc... Equivoque, d'autre part, d'un dialogue réduit à une pure écoute ou à un pur monologue : un dialogue est communication mutuelle, affrontement, progression vers la vérité ; il suppose que les partenaires du dialogue aient la « force de différer », de s'affirmer différents et de progresser dans la communication à travers cet affrontement des différences. C'est à l'intérieur même de ce dialogue que l'apôtre entre progressivement dans l'intelligence de tout ce que porte de force et de lumière l'annonce de l'Evangile, de tout ce qu'implique le service de l'Evangile [6].

Quelques questions contradictoires

Dans cet esprit nous pouvons tous nous interroger : en catéchèse, en réunion d'équipe ou tout simplement dans les rencontres les plus ordinaires, suis-je capable d'écouter, de susciter une parole ? N'ai-je pas trop peur de ce temps de silence où germent les pensées lentes à se formuler ? Elles ont parfois besoin d'une longue piste avant de décoller. Combien de paroles sont stérilisées par nos hâtes intempestives ! A l'inverse, combien d'équipes d'Action Catholique, par exemple, ou de groupes de prière n'expérimentent-ils pas la richesse d'une longue écoute mutuelle ? Combien de parents, d'éducateurs ou d'amis se sont félicités un jour ou l'autre de n'avoir pas envahi trop tôt le champ de l'échange par leur propre parole, leur patience ayant permis à l'autre de se dire, et de se savoir enfin entendu !

Mais aussi, combien de dérobades ! La technique du « reflet » qui consiste à répondre à une question par une autre question, pour

5. ***L'Eglise que Dieu envoie*, p. 44.**
6. *Ibid.*, p. 53 s.

libérer l'expression de l'autre, est aussi une tactique bien commode pour ne pas nous livrer nous-mêmes : « Pourquoi procédez-vous toujours par questions ? », demandait-on à Xavier. « Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? », répondit celui-ci ! Dans combien de réunions et de rencontres, éducateurs, catéchistes, aumôniers, nous n'osons pas affirmer notre propre identité, dire notre propre parole ! Pour ne pas écraser l'autre de notre « savoir », de notre « pouvoir » ? Ou pour camoufler notre manque d'assurance ? Alors nos silences et nos dérobades, même dissimulés par une technique très au point, insécurisent au lieu de libérer ; mais nous saurons encore justifier cette pratique en érigeant l'insécurité en vertu ! Par contre nous connaissons aussi ces affrontements libérateurs où, dans le respect mutuel, chacune s'affirme lui-même et aide ainsi l'autre à se dire.

Pour chacun d'entre nous, comme pour l'Eglise, il y a un temps pour tout, un temps pour le silence et un temps pour la parole : nous ne pouvons nous dérober ni à l'un ni à l'autre.

Pentecôte : écoute, dialogue et témoignage

La Pentecôte, heure H de la mission, ne montre-t-elle pas précisément ce passage du silence à la parole, de l'écoute au dialogue ? « Tous, d'un même cœur, persévéraient dans la prière avec quelques femmes, dont Marie, mère de Jésus . . . » (*Ac 1,* 14). « Tout à coup . . . tous furent remplis de l'Esprit Saint et se mirent à parler . . . » (*2,* 4). Et que disent-ils ? « C'est ce Jésus que Dieu a ressuscité, nous en sommes témoins » (*2,* 32). C'est dire que l'annonce missionnaire de l'Evangile, si elle comporte l'écoute, passe aussi par le dialogue et débouche dans le témoignage.

II. — DU DIALOGUE AU TÉMOIGNAGE

Tu comprendras plus tard (*Jn 13,* 7).

Ecoute et dialogue sont des moments de la communication et donc de la mission, de l'annonce de la Bonne Nouvelle. L'une et l'autre sont nécessaires. Ils ne sont pas suffisants. Dans une rencontre humaine ou dans une activité pédagogique, comme dans la mission, il faut savoir parfois franchir un seuil au-delà du dialogue, jusqu'au témoignage.

Témoignage

Le dialogue n'exclut pas la fermeté. Il demande le courage d'être soi-même. Cependant il évoque un certain climat de sérénité, même

dans l'affrontement. Or la vérité des choses et de la relation demande parfois qu'on endosse le risque de choquer, de heurter de plein fouet l'autre, qui ne comprend pas.

Le Christ, si soucieux de respecter la capacité d'accueil de ses interlocuteurs (cf. *Mc 4, 33*), n'hésite pas, quand il le faut, à dire des choses qu'ils ne peuvent pas encore accueillir. Par exemple, après la transfiguration, il annonce sa résurrection et enjoint aux disciples de se taire ; ceux-ci « observèrent cet ordre tout en se demandant ce qu'il entendait par ' ressuscité d'entre les morts ' ... » (*Mc 9, 10*). De même encore, à propos du Temple relevé en trois jours, les disciples ne comprendront qu'après la résurrection (*Jn 2, 22*). Ou encore, devant le scandale de Pierre au lavement des pieds : « Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant ; tu le comprendras plus tard » (*Jn 13, 7* ; cf. *13, 36* ; *14, 5.20*).

Autrement dit, au nom de la vérité de sa mission et de son message, Jésus déborde largement la capacité d'accueil du moment chez ses disciples, il témoigne parce que c'est vrai. Il enjambe courageusement l'incompréhension présente, il s'expose à l'agressivité qu'elle suscite et mise sur l'avenir : celui-ci fera éclater la vérité de sa parole à la lumière de l'Esprit (*Jn 14, 25* ; *16, 13*).

Cette parole de conviction qui joue sur l'avenir et met en œuvre l'espérance, sans réduire la vérité à la part qu'on en peut saisir aujourd'hui, est une des composantes du témoignage.

Courtoisie et violence

Le mot « dialogue » nous fait penser à des gens assis dans des fauteuils, qui parlent paisiblement, courtoisement. Pourquoi le mot « témoignage » évoque-t-il des images percutantes, une parole incisive ? Parce que le témoignage introduit comme une rupture dans le dialogue. Il crée souvent une tension. Celui qui parle sait que sa parole risque de n'être pas entendue ; mais se taire pour se concilier les bonnes grâces de l'interlocuteur, ce serait renier cette vérité qui l'habite et qui le dépasse. Alors il mobilise en lui-même une énergie nouvelle pour forcer ses propres résistances au risque de susciter chez l'autre une réaction agressive. Le témoignage n'est pas intolérance : il se propose, il ne s'impose pas. Mais l'engagement vital du témoin dramatise le débat. On le voit tout au long de l'évangile selon saint Jean : « Mes œuvres rendent elles-mêmes témoignage pour moi, mais vous ne croyez pas ... pour laquelle de ces œuvres voulez-vous me lapider ? » (*Jn 10, 25* s. *32* ; cf. *8, 14-20*).

Cette confrontation violente exprimée par le témoignage traduit si bien la mission du Christ qu'il la résume lui-même ainsi : « Je ne suis venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité » (*Jn 18, 23*). Et l'on sait où l'a conduit son témoignage !

C'est là le prix qu'un homme authentique attache à une vérité qui le dépasse et dont il se sait dépositaire. Il faudrait évoquer ici « la nuée de témoins qui nous ont précédés », comme dit la préface de la Toussaint. Témoins d'hier et d'aujourd'hui, de Mgr Romero à Gleb Yakounine en passant par les témoins retournés à qui l'on vole même leur témoignage comme Dimitri Doudko en URSS et E. Pellecer au Guatemala. En grec témoin se dit martyr. C'est tout un programme.

Sur le mode mineur, les lettres que m'adressent les confirmands parlent très souvent de ce difficile et nécessaire témoignage. J'en retiens deux extraits significatifs. Betrand, 14 ans, m'écrit [7] :

> Dans ma classe il n'y en a pas beaucoup qui continuent jusque là (la profession de foi) ; ce n'est pas facile de rester chrétien, au milieu de tant de gens qui ne croient plus en Dieu. Tout seul je sais que je n'y arriverais pas, j'ai besoin d'être aidé par d'autres chrétiens et j'ai besoin du Saint Esprit pour qu'il me donne la force de ne pas trahir Jésus en qui je crois...

Et un groupe de 15 ans commente la présentation d'un montage audiovisuel qu'il a fait dans son collège (public) :

> Cela a été une rude épreuve, car il a fallu expliqué pourquoi nous, nous avions fait ce montage, en quel honneur ! Et ce n'est pas toujours facile de dire notre foi, dire que nous sommes chrétiens devant tous nos camarades car aujourd'hui il y en a de moins en moins de chrétiens et bien souvent devant ce mot, c'est une foulle hilarde qui se moque de nous, mais enfin à quatre que nous étions, nous nous sommes donnés du courage, de l'aplomb, et finalement nous avons beaucoup aimés cette étape !

Dans la vie comme dans la mission

Dans la vie concrète et la pédagogie, comme dans la mission, bien souvent on ne peut en rester à un dialogue courtois. Lorsqu'il s'agit de choses vitales, il arrive un moment où l'on doit prendre son parti et témoigner, en affrontant l'incompréhension et ses conséquences.

Si les parents s'en tiennent à la part de vérité que peuvent recevoir leurs enfants à tel moment, ils compromettent leur éducation. Par contre ils peuvent dire en toute vérité : « Je n'arrive pas à te convaincre que la loyauté est une valeur ; c'est entendu, je renonce à te persuader ; mais, souffrant de n'être pas plus persuasif, j'atteste devant toi ma conviction profonde. Demain peut-être, instruit par l'expérience, tu comprendras ce que je te dis... ».

Pourquoi alors ne pas attendre que l'expérience fasse toute seule son travail dans le cœur de l'enfant ? Parce que l'amour conduit à accompagner l'autre, aussi loin que possible, pour lui partager ses propres convictions et lui éviter les expériences trop douloureuses et trop onéreuses. Parce qu'aussi ce témoignage porté pourra,

7. J'ai respecté l'orthographe des deux lettres.

en temps voulu, éclairer l'expérience faite et la « rentabiliser » (si l'on peut dire) : « Lorsqu'il fut ressuscité des morts, ses disciples se rappelèrent qu'il avait dit cela, et ils crurent . . . » (*Jn 2, 22*).

Bernadette et Pierre vivent leurs fiançailles sans anticiper le mariage. En soirée de préparation au mariage, plusieurs couples déclarent sans ambages qu'ils vivent ensemble. Pierre et Marie ne souhaitent pas « raconter leur vie », ils souhaitent encore moins se présenter en modèles, mais ils pensent qu'en se taisant ils laissent croire qu'ils vivent ensemble ou du moins qu'ils approuvent la cohabitation juvénile. Alors ils parlent sans se laisser démonter par certains sourires de commisération . . . « Tu le comprendras plus tard. » Témoins et prophètes, ça va ensemble (*Ap 19, 10*).

La mission ne peut pas faire l'économie de cette étape. Il arrive un moment où, par-delà l'échange courtois d'idées et de points de vue, il faut bien s'engager. Parce qu'il ne s'agit pas de considérations philosophiques ou religieuses, mais de la vie et de la mort de l'homme et du monde. Tout chrétien qui s'affiche chrétien, de l'école au bureau ou à l'usine en passant par les rencontres d'amis, le sait très bien. « Avec le Saint-Esprit qui descendra sur vous, vous recevrez de la force, et vous serez mes témoins . . . », dit le Christ aux disciples dans son dernier entretien (*Ac 1, 8*). Et saint Pierre l'a si bien compris qu'il le proclame dans son premier discours : « Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité, nous en sommes tous témoins » (*Ac 2, 32*).

Depuis lors l'Eglise reste habitée par le souci de témoigner par les actes et par la parole. Le texte de Lourdes, si souvent cité ici, nous dit :

> Pour porter au monde entier la prédication de l'Evangile (*Mt 24, 14*), les Apôtres sont constitués témoins de Jésus (*Ac 1, 8*) . . . Le témoignage implique l'engagement du missionnaire dans son action apostolique. Parce qu'elle est œuvre de témoins, la mission ne peut plus être envisagée comme une « fonction » indépendamment du missionnaire . . .
>
> Depuis un demi-siècle, l'Eglise en France s'est laissé transformer progressivement par la recherche de tout ce qu'implique le témoignage . . .
>
> Dans le même temps, est née une tension entre le témoignage dans la vie et le témoignage de la Parole. Cette tension a été féconde car elle a permis d'entrer dans la dynamique de la mission qui vient de Dieu. Le témoignage du chrétien, pour être témoignage de Jésus-Christ, appelle l'annonce explicite de l'Evangile et la confession de la foi [8].

Il est clair que la Mission ne peut séparer le témoignage de la parole de celui des actes, les actes authentifiant en quelque sorte la parole, qui elle-même explicite les actes. Les deux sont nécessaires : « Quant à eux, ils partirent prêcher partout : le Seigneur agissait

8. *L'Eglise que Dieu envoie*, n. 59 s.

avec eux et confirmait la Parole par les signes qui l'accompagnaient » (*Mc 16, 20*). Mettant l'accent ici sur la communication par la parole, je ne puis insister sur cet aspect du témoignage, mais je ne peux pas ne pas le signaler.

Quelques questions

Ces brèves remarques sur le témoignage nous posent quelques questions que j'énumère ici sans les approfondir. Suis-je assez habité par la conviction de l'Evangile comme Parole de vie pour vaincre mes résistances et témoigner ? Dans notre équipe, notre groupe, où en sommes-nous du témoignage ?

Dans combien de rencontres et de réunions, au moment même où l'échange ou le débat appelaient un engagement, ai-je reculé, n'osant pas affronter l'autre ? N'ai-je pas au contraire expérimenté l'effet de réaction en chaîne d'un témoignage lucide et courageux ? Souvent il appelle chez d'autres le même engagement : le témoignage n'est-il pas contagieux ?

Mon souci du témoignage et des contre-témoignages de « l'Eglise » m'honore : il traduit l'esprit missionnaire qui m'anime. Mais ne sert-il pas à me cacher à moi-même mes propres contre-témoignages et ceux de mon groupe ? Nous faisons facilement le procès de l'Eglise présentée comme extérieure à nous en oubliant ce que nous revendiquons souvent : « l'Eglise, c'est nous » ? Alors quel visage présentons-nous à la face des hommes, par la parole et par les actes ?

Le Seigneur est « le Témoin Fidèle et vrai » (*Ap 3, 13*), nous avons tous besoin de son Esprit pour être ses témoins jusqu'aux extrémités de la terre !

III. — DU TÉMOIGNAGE À L'ENSEIGNEMENT

Allez, enseignez... (*Mt 28, 20*)

Si le Christ avait su ce qu'on allait dire de l'enseignement à la fin du XXe siècle, il n'aurait jamais employé un mot pareil ! Enseigner ! Rejoindre ceux qui ont le savoir et le pouvoir, ceux qui écrasent les autres de leur science au lieu de cheminer avec eux ! Enseignement, cours magistraux, c'est l'opposé du service ! Enseignant. Professeur, Maître : très mal porté aujourd'hui ! Ecoute ? Oui. Dialogue ? Oui encore. Témoignage ? Oui à la rigueur. Mais enseignement ? Non, c'est une pratique de domination.

Pourtant le Christ parle souvent de sa doctrine, de son enseignement : ces mots reviennent 215 fois dans le Nouveau Testament, et les termes « disciple » ou « élève », 293 fois. Jésus invite les apôtres à enseigner à leur tour : « De toutes les nations faites des disci-

ples ... leur apprenant à garder tout ce que je vous ai prescrit » (*Mt 28,* 19 s.). C'est que probablement, XXe siècle ou pas, il y tenait !

Plaidoyer pour l'enseignement

Les allergies modernes à l'enseignement s'expliquent : abus des maîtres ou pseudo-maîtres, formalisme d'enseignements sans prise sur la vie, hypocrisie de théories non vécues ... et aussi, dans le domaine des sciences, caractère provisoire des certitudes acquises, qui résistent mal au « choc du futur ». Ceux qu'on appelait naguère des « savants » se présentent aujourd'hui comme des « chercheurs » [9]. D'où la faveur pour les méthodes actives, la « recherche ensemble », etc. et le discrédit des « cours magistraux ».

Pourtant nos Université veulent rester en même temps des « Unités d'Enseignement et de Recherche » : le maître, le professeur, a tout de même quelques longueurs d'avance sur l'élève, en général, et peut, en partageant son savoir, lui épargner bien des tâtonnements. C'est déjà vrai dans les sciences. Ce l'est beaucoup plus dans les domaines qui touchent aux lettres, à la philosophie, à la vie. Mais justement dans ce domaine c'est le problème de la sincérité et de l'insincérité qui « accroche ».

Le père de famille persuadé de la nocivité du mensonge, mais qui mène une vie double, ne se sent pas en droit d'inciter son fils à la loyauté : ce serait, pense-t-il, une hypocrisie majeure. La mère qui voit sa fille se pavaner devant la glace peut-elle se permettre de le lui reprocher alors qu'elle se sait une coquette invétérée ? Leurs limites personnelles n'imposent-elles pas aux éducateurs le silence sur les exigences qu'ils n'arrivent pas à vivre eux-mêmes ? S'ils parlent malgré tout, ne sont-ils pas des tartuffes ? Mais alors les tâches éducatives deviennent impossibles : seuls les héros et les saints peuvent les assumer, mais ils seront évidemment les derniers à se mettre sur les rangs.

L'éducation s'arrête-t-elle au témoignage comme à un dernier seuil infranchissable ? C'est moins évident qu'il ne paraît. Sans doute l'alcoolique est-il difficilement convaincant lorsqu'il prêche à son fils les méfaits de l'alcool. Mais doit-il absolument se taire et laisser parler les faits ? L'expérience faite en creux n'est-elle pas utilisable encore pour mettre en garde ses enfants contre la misère qu'il expérimente ? Mais surtout une autre dimension de l'éducation doit être sauvegardée. Arrêter l'éducation au témoignage me paraît en réalité amputer gravement sa fonction de croissance, en même temps, de l'éduqué et de l'éducateur. La sincérité de la mère

9. La remarque est de Mgr P. Poupard.

coquette qui n'ose pas faire une remarque constructive à sa fille l'honore... mais l'empêche d'accomplir sa mission d'éducatrice. Alors la voilà condamnée à l'hypocrisie ? Situation sans issue ?

Non, la conscience de sa tâche éducative oblige la mère à parler : qu'elle le fasse... à condition qu'elle soit la première à entendre sa propre remarque et à tenter de la mettre elle-même en pratique. Alors elle s'élève en élevant sa fille. L'hypocrisie est surmontée et l'éducation fonctionne dans les deux sens : l'enseignement profite à la mère comme à la fille. L'exigence de l'éducation fait croître l'une et l'autre alors que, sous prétexte de sincérité, le refus d'enseigner entraîne la stagnation, sinon la régression des deux. Quel parent ne l'a pas vérifié dans la vie quotidienne ?

Enseigner l'Evangile

Tout évangélisateur — parent, catéchiste, militant, prêtre, évêque — connaît cette épreuve, car c'en est une. Qui suis-je pour inciter les autres à se mettre en route ? De quel droit ? C'était la question de Moïse déjà (*Ex 3,* 11). Et de Gédéon (*Jg 6,* 15). Et de Jérémie (*2, 6*) ... Quel missionnaire n'a pas murmuré dans son cœur la prière d'Elie à bout de souffle : « ça suffit, prends ma vie, car je ne suis pas meilleur que mes pères » (*1 R 19,* 4).

Lequel d'entre nous n'a pas connu la tentation de ne dire de la Parole de Dieu que la petite part que son intelligence reçoit, que son cœur aime et que ses mains mettent en œuvre ? Et cela au nom d'une sincérité admirable... et redoutable. Car nous sommes des messagers. Le message ne nous appartient pas. Nous avons à le porter tel qu'il est. Sans le mesurer à la trop petite partie que nous en vivons, et que nous « mériterions » de dire ! Au-delà du témoignage, par état, par fonction, par mission et vocation, nous sommes appelés à dire une Parole qui nous déborde de partout. Nous n'avons pas le droit de la réduire à nos propres limites.

Hypocrisie érigée en système, en institution ? L'Eglise reconvertie au pharisaïsme ? Jamais de la vie ! C'est un ancien pharisien qui nous avertit : « Malheur à moi si je n'évangélise pas ! » (*1 Co 9,* 16). C'est saint Paul. Sans doute ! Mais le même Paul a une conscience suraiguë de la distance entre le message à délivrer et son indignité personnelle à lui, l'avorton (*1 Co 15,* 8) : il a reçu mission de prêcher l'Evangile et il sait parfaitement qu'il n'est pas de taille, lui, Paul, ni personne d'ailleurs : « et qui donc est à la hauteur d'une telle mission ? » (*2 Co 2,* 16). Mais il refuse de trafiquer la parole de Dieu (*ibid.,* 17) et il l'annonce avec « une grande assurance ». « Répudiant la honte et le silence, nous nous **abstenons de toute fourberie et ne falsifions pas la parole de**

Dieu » (*2 Co 4, 2*). Dans son expérience apostolique, il découvre le sens spirituel du décalage entre la mission et le missionnaire : « Ce trésor (de l'Evangile), nous le portons dans des vases d'argile, pour qu'on voie bien que cette extraordinaire puissance appartient à Dieu et ne vient pas de nous » (*2 Co 4, 7*). On sent percer la souffrance de l'apôtre, mais loin de le conduire au silence ou à l'hypocrisie, elle purifie son ministère et nourrit son assurance dans l'humilité et la fidélité : « qu'on nous regarde comme des serviteurs du Christ et des intendants des mystères de Dieu ... ce qu'on demande à des intendants, c'est de se montrer fidèles » (*1 Co 4, 1*).

Entre le silence et l'hypocrisie, une souffrance féconde

La réponse au dilemme est claire. Ni hypocrisie, ni silence réducteur. La souffrance même de la Parole dite, qui nous atteint nous les premiers, est féconde, elle authentifie en quelque sorte notre parole : « La Parole de Dieu ! c'est un fer rouge, dit le curé de Torcy au curé de campagne de Bernanos [10]. Et toi qui l'enseignes, tu voudrais la prendre avec des pincettes de peur de te brûler ... Lorsque le Seigneur tire de moi, par hasard, une parole utile aux âmes, je la sens au mal qu'elle me fait. » Il a expérimenté lui-même le décapage de la Parole : « Le Bon Dieu n'a pas écrit que nous étions le miel de la Terre, mon garçon, mais le sel ... Du sel sur une peau à vif, ça brûle. Mais ça empêche aussi de pourrir [11]. »

Sel de la terre : cela vaut pour tous les chrétiens. Pas seulement ni d'abord pour les prêtres. Pour chacun selon sa vocation et sa mission, car tous nous avons reçu pour tâche d'évangéliser, d'annoncer une parole qui n'est pas la nôtre, que nous tendons, bien sûr, à habiter, à faire nôtre, mais comme des pauvres : nous en sommes les gérants et point les propriétaires.

Ceci doit nous aider à clarifier certaines équivoques à la mode. Plein de complexes devant une parole affirmative, on confond la démarche interrogeante, la pédagogie questionnante et la foi, que certains croient purifier en la réduisant à une incertitude permanente. J'entendais récemment un publiciste pourfendre les « certitudes bétonnées » des chrétiens atteints de dogmatisme, et prôner, avec une assurance sans faille, ses propres incertitudes aussi « bétonnées » que les certitudes dénoncées !

Certes le mystère de Dieu est insondable. L'éternité ne suffira pas à l'explorer. Mais cette quête incessante de notre Dieu insaisissable prend appui sur un donné : « Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux ... et ce que nos mains ont touché

10. G. Bernanos, *Journal d'un curé de campagne*, Paris, Plon, 1936, p. 66 s.

du Verbe de vie, car la Vie s'est manifestée . . . , nous vous l'annonçons », dit saint Jean (*1 Jn 1,* 1 s.). Le Père invisible « s'est rendu visible à nos yeux », perceptible à notre intelligence, proposant à la fois une expérience et un enseignement, dans la personne de Jésus et sa doctrine. Et Jésus appelle un consentement qui s'exprime par un credo : « je crois » à l'indicatif et non à l'optatif ou au conditionnel. On imagine mal les apôtres, recyclés à l'école de Carl Rogers, disant au matin de la Pentecôte : « Et si Jésus-Christ était ressuscité ? Qu'est-ce que vous en pensez, Parthes, Elamites et gens de Cappadoce ? Voulez-vous que nous mettions ça aux voix pour nous mettre d'accord sur quelques points de repère ? » Ils seraient alors — soit dit en passant — aussi mauvais disciples de Rogers que de Jésus, car Rogers et les fondateurs de la « non-directivité » sont les premiers à en indiquer les limites ! En tout cas Paul — comme les autres apôtres de Jésus — n'entre pas dans ce jeu d'interrogations : « J'ai cru, dit-il, et c'est pourquoi j'ai parlé » (*2 Co 4,* 13). A force de jouer le petit jeu délicieux et corrosif de la recherche, puis des incertitudes, on finit par ne plus savoir à quoi ni à qui l'on croit . . . Et l'on s'expose à devenir un chrétien honteux, incapable d'expérimenter la force de salut de la Parole, à l'encontre de Paul : « Je ne rougis pas de l'Evangile . . . force divine pour le salut de tout croyant » (*Rm 1,* 16).

Qu'il s'agisse d'évangélisation, de catéchisme ou de prédication, il faut bel et bien assurer un enseignement de la foi, avec un contenu à transmettre et qui n'est point livré à la créativité de chacun. On parle beaucoup de réinventer le langage de la foi actuellement. Oui, en ce sens qu'il faut toujours annoncer l'Evangile aux hommes dans leur propre langue. Mais non, si dire autrement la foi aboutisssait à dire une autre foi. L'Evangile lui-même est lu en Eglise. Il n'est point abandonné à la libre interprétation de chacun, et si les dogmes ne sont ni l'Evangile, ni le dernier mot de la foi, ils restent des points de passage obligés pour quiconque entend annoncer, en communion vivante avec le Corps du Christ, ce que l'Eglise croit et professe de Jésus-Christ et de son Mystère [12].

Un enseignement qui convertit l'enseignant d'abord

Le souci de dire la Parole de Dieu et pas seulement la nôtre, le souci d'annoncer le contenu de la foi de l'Eglise, doit être celui de tous dans l'Eglise. Mais d'abord de ceux qui ont reçu spécialement mission et grâce pour évangéliser. Le Concile rappelle aux évêques leur mission d'enseignement et souligne que « cette charge l'emporte sur les autres, si importantes soient-elles » : « . . . dans la force

12. Cf. Jacques JULLIEN, *Explorateurs et aventuriers,* dans *Doc. Cath.,* n° 1782 (16 mars 1980), 275.

de l'Esprit, qu'ils les appellent (les hommes) à la foi ou les confirment dans la foi vivante, qu'ils leur proposent le mystère intégral du Christ, c'est-à-dire ces vérités qu'on ne peut ignorer sans ignorer le Christ lui-même . . . » [13].

Ce que le Concile dit aux évêques, il le dit aussi aux prêtres [14]. Et cela vaut pour tous ceux qui, à un titre ou à un autre, reçoivent une tâche d'enseignement dans l'Eglise, catéchistes, animateurs liturgiques, équipes de préparation au mariage, responsables d'Action catholique . . . , voire même tout simplement les parents dans la transmission de la foi.

Cet enseignement ne peut être qu'humblement proposé. D'abord parce que nous devons dire plus encore que le Christ : « Mon enseignement n'est pas de moi, mais de Celui qui m'a envoyé » (*Jn 7,* 16). Ce n'est pas nous qui possédons la Vérité, c'est elle qui nous possède, écrivait le philosophe Jean Lacroix. Cela devrait nous vacciner contre l'orgueil et l'enflure de la science (*1 Co 8,* 1). Ensuite et surtout parce que tout enseignement sur le Christ dévoile en même temps notre misère et celle du monde et ouvre un champ à notre propre conversion jamais achevée : « La Mission reçue de Dieu entraîne tout chrétien dans une démarche de conversion », dit le texte de Lourdes [15] en écho au rapport de Mgr Coffy : « faire la vérité sur soi, sur la vie, sur la société, sur Dieu . . . conduit à démasquer progressivement les zones et les racines de l'incroyance dans notre propre vie et dans notre société » [16].

De l'enseignement à l'écoute

La démarche de conversion de l'enseignant, provoquée par ce qu'il dit aux autres, le ramène à l'écoute, surtout quand il s'agit des choses de la foi. D'où tient-il sa « science » ou sa « sagesse » sinon de la Parole de Dieu ? « Fides ex auditu » (*Rm 10,* 17). Dans l'Eglise, enseignés ou enseignants, tous sont d'abord des « écoutant Dieu », tous sont invités à « l'obéissance de la foi » (*Rm 1,* 5 ; *16,* 26). La Constitution de Vatican II sur la Révélation commence par ces mots très significatifs : « Dei Verbum religiose *audiens* et fidenter proclamans » : « En écoutant religieusement . . . », traduit la version française [17].

Les registres de l'écoute sont divers. Autre est l'écoute en commun de la Parole proclamée dans la liturgie, autre le partage d'Evangile dans une équipe ou un groupe de prière, autre la lecture savante,

13. *Décret sur le charge pastorale des évêques,* 13.
14. *Décret sur le ministère et la vie des prêtres,* 1 ; cf. 2.
15. *L'Eglise que Dieu envoie,* p. 104 : « Convictions et repères ».
16. *Ibid.,* p. 45, Rapport de Mgr Coffy.
17. *Constitution dogmatique sur la Révélation divine,* 1.

si nécessaire à l'Eglise [18], de l'exégète rompu aux techniques d'analyse textuelle. Mais le dernier critère de l'écoute de la foi n'est pas la compétence technique. C'est l'Eglise assistée par l'Esprit qui lit la Parole confiée à l'Eglise [19]. En cas de conflit dans l'interprétation, il appartient à l'Eglise de discerner, comme elle l'a déjà fait pour le canon des Ecritures lui-même [20].

Certes toutes les paroles dans l'Eglise n'ont pas la même portée. Elle n'appellent pas toutes une adhésion de foi ! A cet égard la pratique classique des notes théologiques présentait bien des avantages. Mais actuellement, si quelques intégristes ont la fâcheuse habitude d'ériger en dogme toute parole pontificale, le risque opposé est bien plus courant. Beaucoup de fidèles et de cercles de chrétiens manifestent envers le magistère ordinaire de l'Eglise un affranchissement qui s'apparente au libre examen. Ils exigent des évêques et du pape une écoute qu'ils leur refusent. Or la conversion n'est pas requise seulement de « l'enseignant », elle l'est aussi de « l'enseigné » ! D'autant plus que l'enseigné aujourd'hui se mue volontiers en enseignant de l'enseignant. La régulation de ces affrontements ne se fait que dans l'écoute par tous de la Parole en Eglise.

Ecoute de Dieu. Ecoute des hommes

L'écoute de la Parole de Dieu provoque d'ailleurs les chrétiens à l'écoute mutuelle. L'Eglise enseignante ne peut dire à l'Epouse : « sois belle et tais-toi ! » Dans la Bible l'épouse parle, du Cantique des Cantiques à l'Apocalypse. Cette symbolique ne peut être utilisée sans prudence, car si pape, évêques et prêtres sont dans leur fonction sacrement du Christ, ils sont eux aussi l'épouse en tant que chrétiens. Ils doivent écouter « ce que l'Esprit dit aux Eglises » (*Ap 2*, 7.11.17.29) par et dans les fidèles ; la prophétie de Joël reprise par Pierre au matin de la Pentecôte demeure : « vos fils et vos filles prophétiseront, vos jeunes gens auront des visions et vos vieillards des songes » (*Ac 2*, 17). Les paroles et la vie des chrétiens nous « interpellent », comme on dit maintenant, et les questions posées par les femmes par exemple, par les jeunes, par les pauvres ou par les couples chrétiens doivent être entendues. « En raison de leur vocation particulière, les laïcs ont pour tâche spécifique d'interpréter à la lumière du Christ l'histoire de ce monde, car ils sont appelés à éclairer et à ordonner les réalités temporelles selon le dessein de Dieu Créateur et Rédempteur », écrit Jean-Paul II dans l'Exhortation apostolique *Familiaris Consortio* (n° 5/3). Encore faut-il bien comprendre que le credo ne se met pas aux voix.

18. *Ibid.*, 23.
19. *Ibid.*, 8, b ; 9.
20. *Ibid.*, 10.

Les demandes et le vécu du peuple de Dieu appellent un discernement : « Le ' sens surnaturel de la foi ' ne consiste pas seulement ou nécessairement dans le consensus des fidèles. L'Eglise, qui suit le Christ, cherche la vérité, qui ne coïncide pas toujours avec l'opinion de la majorité » (*ibid.*, n° 5/4 ; cf. aussi le texte des évêques français avant le Synode [21]).

Ces quelques références à des documents récents du pape et des évêques nous montrent que l'écoute de la Parole de Dieu les conduit à écouter les appels du Seigneur répercutés dans les questions et les problèmes du Peuple de Dieu.

Est-il déplacé de souhaiter que le Peuple de Dieu, de son côté, se laisse conduire par l'écoute de la Parole de Dieu à l'écoute de ses pasteurs et n'oublie pas le « qui vous écoute m'écoute, qui vous refuse, refuse Celui qui m'a envoyé » (*Lc 10,* 16) ? Personne dans l'Eglise ne peut se boucher les oreilles et tous ont à écouter Dieu et leurs frères, selon la grâce et la mission départie à chacun.

Evangéliser

L'Eglise « existe pour évangéliser, c'est-à-dire pour prêcher et enseigner . . . » [22]. Les interrogations présentes autour de l'écoute, du dialogue, du témoignage et de l'enseignement obligent à lever les ambiguïtés et nous appellent à une conversion permanente.

Ces débats, par-delà leurs conséquences pratiques en pédagogie ou en pastorale, ont une portée théologale : dès lors qu'il est question de Parole le mystère de la Trinité se profile à l'horizon. Comment oublier le Verbe derrière la Parole, et le Père qui le profère, et l'Esprit qui « vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que je vous ai dit » (*Jn 14,* 26) ?

Raison de plus pour dissiper les équivoques — étymologiquement les paroles à double sens, confuses, incertaines —, afin que le Peuple de Dieu, retrouvant « l'assurance apostolique » dans l'humilité, bien ancré sur la Parole de Dieu reçue et tenue en Eglise, puisse écouter, dialoguer, témoigner et enseigner, et écouter encore et dialoguer, et témoigner et enseigner. La mission requiert toutes et chacune de ces démarches de la part des « intendants des mystères du Christ », à qui « ce qu'on demande, en fin de compte . . . c'est de se montrer fidèles » (*1 Co 4,* 2). Et cela pour la gloire de Dieu et le bonheur des hommes : « Heureux ceux qui écoutent la Parole de Dieu et qui la gardent » (*Lc 11,* 28).

F - 60026 Beauvais Cedex
15, rue Jeanne-Hachette
B.P. 316

† J. JULLIEN
Evêque de Beauvais

21. « Message reçu » (cité *supra*, note 2), p. 937 s.
22. *L'Eglise que Dieu envoie*, n. 49